

**CAMILLA
LÄCKBERG**

**Le Tailleur
de pierre**

**roman traduit du suédois
par Lena Grumbach
et Catherine Marcus**

actes noirs
ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

“La dernière nasse était particulièrement lourde et il cala son pied sur le plat-bord pour la dégager sans se déséquilibrer. Lentement il la sentit céder et il espérait ne pas l’avoir esquinée. Il jeta un coup d’œil par-dessus bord mais ce qu’il vit n’était pas le casier. C’était une main blanche qui fendit la surface agitée de l’eau et sembla montrer le ciel l’espace d’un instant.

Son premier réflexe fut de lâcher la corde et de laisser cette chose disparaître dans les profondeurs...”

Un pêcheur de Fjällbacka trouve une petite fille noyée. Bientôt, on constate que Sara, sept ans, a de l’eau douce savonneuse dans les poumons. Quelqu’un l’a donc tuée avant de la jeter à la mer. Mais qui peut vouloir du mal à une petite fille ?

Alors qu’Erica vient de mettre leur bébé au monde et qu’il est bouleversé d’être papa, Patrik Hedström mène l’enquête sur cette horrible affaire. Car sous les apparences tranquilles, Fjällbacka dissimule de sordides relations humaines – querelles de voisinage, conflits familiaux, pratiques pédophiles – dont les origines peuvent remonter jusqu’aux années 1920. Quant aux coupables, ils pourraient même avoir quitté la ville depuis longtemps. Mais lui vouer une haine éternelle.

“ACTES NOIRS”

série dirigée par Marc de Gouvenain

CAMILLA LÄCKBERG

Camilla Läckberg-Eriksson, née le 30 août 1974, est l'auteur de plusieurs romans noirs mettant en scène Erica Falck et dont l'intrigue se situe toujours à Fjällbacka, port de pêche de la côte ouest en Suède. Ses ouvrages se sont tous classés parmi les meilleures ventes de ces dernières années dans son pays et le succès est aussi de mise à l'étranger.

DU MÊME AUTEUR

LA PRINCESSE DES GLACES, Actes Sud, 2008.

LE PRÉDICATEUR, Actes Sud, 2009.

Titre original :

Stenbyggaren

Editeur original :

Bokförlaget Forum, Stockholm

© Camilla Läckberg, 2005

Publié avec l'accord de Bengt Nordin Agency, Suède

© ACTES SUD, 2011

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-00398-2

CAMILLA LÄCKBERG

Le Tailleur de pierre

roman traduit du suédois
par Lena Grumbach et Catherine Marcus

ACTES SUD

A Ulle
Un maximum de bonheur

La pêche au homard avait connu des jours meilleurs. Autrefois, les pêcheurs professionnels travaillaient dur pour capturer les crustacés noirs. Aujourd'hui, les estivants passaient une semaine de vacances à pêcher pour leur plaisir personnel. Sans rien respecter. Au fil des ans, il avait constaté bien des entorses au règlement. Des gens sortaient discrètement des broches pour éliminer les œufs bien visibles sur les femelles et ainsi faire croire qu'elles étaient licites. Certains relevaient des casiers qui ne leur appartenaient pas, et on voyait même des plongeurs cueillir les homards directement avec les mains. Il se demandait où cela s'arrêterait, si l'on ne pouvait même plus compter sur un code d'honneur entre pêcheurs. Une fois, dans la nasse qu'il remontait il avait trouvé une bouteille de cognac à la place des crustacés disparus, c'était déjà ça. Ce voleur-là avait malgré tout fait preuve d'une certaine classe, sinon d'humour.

Frans Bengtsson trouva deux homards magnifiques dès le premier casier, et il sentit sa mauvaise humeur s'évaporer. Il avait l'œil pour repérer leurs passages et il connaissait quelques véritables mines d'or où les nasses se remplissaient avec la même abondance d'année en année.

Trois paniers plus tard, il avait amassé un tas non négligeable de ces précieuses bêtes. Il ne comprenait pas pourquoi le homard se vendait à des prix aussi éhontés. Certes, ce n'était pas mauvais, mais à choisir il préférerait le hareng pour son dîner. C'était bien meilleur et d'un prix plus raisonnable. Mais les revenus qu'il en tirait augmentaient avantageusement sa retraite à cette époque de l'année.

La dernière nasse était particulièrement lourde et il cala son pied sur le plat-bord pour la dégager sans se déséquilibrer. Lentement il la sentit céder et il espérait ne pas l'avoir esquinée. Il jeta un coup d'œil par-dessus bord mais ce qu'il vit n'était pas le casier. C'était une main blanche qui fendit la surface agitée de l'eau et sembla montrer le ciel l'espace d'un instant.

Son premier réflexe fut de lâcher la corde et de laisser cette chose disparaître dans les profondeurs avec le casier. Mais il se reprit et tira à nouveau sur la corde. Il dut mobiliser toutes ses forces pour réussir à hisser sa trouvaille macabre dans la *snipa* en bois. Le corps mouillé, livide et inanimé roula sur le fond du bateau et lui fit immédiatement perdre son sang-froid. C'était un enfant qu'il avait sorti de l'eau. Une petite fille, les cheveux longs collés sur le visage et les lèvres aussi bleues que les yeux qui fixaient le ciel sans rien voir.

Frans Bengtsson se précipita pour vomir par-dessus bord.

Jamais Patrik n'avait pu imaginer qu'on puisse être aussi fatigué. Toutes ses illusions sur le sommeil des nourrissons avaient été systématiquement brisées ces deux derniers mois. Il passa les mains dans ses cheveux châains coupés court pour les démêler, sans grand résultat. Si lui était crevé, il n'arrivait même pas à imaginer l'état d'Erica. Lui au moins était dispensé des fréquentes tétées nocturnes. Patrik se faisait du souci pour elle. Il n'arrivait pas à se rappeler l'avoir vue sourire depuis son retour de la maternité, et elle avait de grands cernes noirs. Le désespoir se lisait dans ses yeux le matin et il avait du mal à les laisser, Maja et elle. Pourtant il devait avouer qu'il était franchement soulagé de pouvoir s'échapper vers son monde professionnel rempli d'adultes. Il adorait Maja par-dessus tout, mais se retrouver avec un bébé était comme entrer dans un univers inconnu, avec sans cesse de nouvelles raisons d'être aux aguets et stressé. Pourquoi ne dort-elle pas ? Pourquoi crie-t-elle ? A-t-elle trop chaud ? trop froid ? Est-ce qu'elle n'a pas des boutons bizarres ? Alors que les voyous adultes, il les pratiquait depuis longtemps et il savait comment les gérer.

Il jeta un regard vide sur les papiers devant lui et essaya de se concentrer suffisamment pour pouvoir continuer à bosser. La sonnerie du téléphone le fit sursauter et il mit un certain temps à décrocher.

— Patrik Hedström.

Dix minutes plus tard, il attrapa au vol son blouson, passa par le bureau de Martin Molin et dit :

— Martin, il y a un vieux qui remontait ses casiers à homards, il a trouvé un cadavre.

— Où ça ? Martin eut l'air éberlué. L'annonce dramatique de Patrik venait troubler la routine d'un paisible lundi matin au commissariat de Tanumshede.

— Du côté de Fjällbacka. Il est venu accoster à la place Ingrid-Bergman. Il faut qu'on y aille tout de suite, l'ambulance est en route.

Martin n'eut pas besoin qu'on le lui dise deux fois. Lui aussi attrapa son blouson pour affronter le temps frisquet d'octobre puis il suivit Patrik à la voiture. Le trajet pour Fjällbacka se fit en un temps record et Martin dut agripper plusieurs fois la poignée du plafond quand la voiture frôlait le bas-côté dans les virages serrés.

— C'est une noyade ? demanda Martin.

— Comment veux-tu que je le sache ? dit Patrik, mais il regretta immédiatement son ton revêche. Excuse-moi, j'ai pas assez dormi.

— Pas de problème, dit Martin. Vu la fatigue que Patrik avait affichée ces dernières semaines, il l'excusait volontiers.

— Tout ce qu'on sait, c'est qu'elle a été trouvée il y a une heure et, d'après le vieux, qu'elle n'a pas l'air d'être restée dans l'eau très longtemps, mais je suppose qu'on ne va pas tarder à en savoir plus, dit Patrik pendant qu'ils descendaient Galärbacken vers le quai où une *snipa* en bois était amarrée.

— Elle, tu as dit ?

— Oui, c'est une fille, une enfant.

— Oh merde ! dit Martin et il regretta de ne pas avoir suivi son premier instinct, rester à la maison, bien au chaud au lit avec Pia.

Ils se garèrent au café *Le Ponton* et se précipitèrent vers le petit bateau. Étonnamment, personne ne s'était encore

rendu compte de ce qui s'était passé et il n'y avait pas de badauds à éloigner.

— Elle est là dans le bateau, dit le vieux qui venait les accueillir sur le quai. Je n'ai pas voulu la toucher trop et la déplacer, la petite.

Patrik connaissait bien le teint pâle du visage de l'homme. Il avait le même chaque fois qu'il était obligé de contempler un cadavre.

— A quel endroit vous l'avez trouvée ? demanda Patrik, repoussant ainsi de quelques secondes sa confrontation avec la morte. Il ne l'avait pas encore vue que déjà il sentait son estomac protester.

— A Porsholmen. Côté sud. Elle s'était prise dans la corde du cinquième casier que je relevais. Sinon il aurait fallu du temps avant qu'on la retrouve, cette petite. Peut-être même jamais, si les courants l'avaient poussée au large.

Patrik n'était pas étonné que le vieux connaisse si bien l'action de la mer sur un noyé. Tous ceux de la vieille école le savaient parfaitement : au début, un corps coule pour ensuite remonter lentement vers la surface au fur et à mesure qu'il se remplit de gaz, puis au bout d'un certain temps il est finalement réexpédié au fond. Autrefois, la noyade était un risque bien réel pour les pêcheurs et Frans Bengtsson avait certainement participé plus d'une fois à la recherche de malheureux collègues disparus.

Comme pour le confirmer, le pêcheur dit :

— Elle n'est pas dans l'eau depuis bien longtemps. Elle n'avait pas encore commencé à flotter.

— C'est ce que vous avez dit au téléphone. Patrik hochait la tête. Bon, je suppose qu'il faudrait qu'on s'y mette, alors.

Lentement, lentement, Martin et Patrik avancèrent côte à côte jusqu'au bout du quai, où le bateau était amarré. Quand ils furent tout près, le plat-bord ne leur cachait plus la vue du corps posé sur le fond. La fillette s'était retrouvée sur le ventre quand Bengtsson l'avait tirée dans le bateau et ils virent d'abord une chevelure rousse mouillée et emmêlée.

— L'ambulance arrive, on les laisse s'occuper de la retourner.

Martin hochait seulement la tête, doucement. Le contraste avec son visage blême faisait paraître ses taches de rousseur et ses cheveux poil de carotte bien plus roux qu'ils ne l'étaient et il luttait pour surmonter la nausée.

La grisaille et le vent qui se déchaînait maintenant créaient une ambiance lugubre. Patrik fit signe aux ambulanciers qui, sans se presser, déchargèrent un brancard et l'apportèrent.

— Noyade accidentelle ? L'un des deux ambulanciers leva le menton vers le bateau.

— Oui, on dirait, répondit Patrik. Mais c'est au médecin légiste de le déterminer. On ne peut rien faire pour elle, quoi qu'il en soit, à part la transporter.

— Ouais, c'est ce qu'on avait compris. On va commencer par la mettre sur le brancard.

Patrik avait toujours trouvé que, dans son métier, le malheur qui frappe des enfants était le pire à affronter, mais depuis la naissance de Maja le malaise s'était décuplé. C'était un véritable supplice, la tâche qui les attendait. L'identification faite, ils seraient obligés de briser la vie de ses parents.

Les ambulanciers étaient descendus dans le bateau et se préparaient à hisser le corps sur le quai. L'un d'eux commença doucement à le retourner sur le dos. Les cheveux mouillés se déployèrent sur le fond tel un éventail autour du visage pâle et les yeux vitreux semblaient observer le passage des nuages gris.

Patrik s'était tout d'abord détourné, mais à présent il se força à regarder la fillette. Une main froide enserra son cœur.

— Oh non, non, putain de merde.

Martin le regarda avec consternation. Puis la lumière se fit en lui.

— Tu la connais ?

Patrik ne put que hocher la tête, incapable de parler.

STRÖMSTAD 1923

Jamais elle n'aurait osé l'exprimer à haute voix, mais parfois elle se félicitait que sa mère soit morte en la mettant au monde. Ainsi, elle avait son père rien que pour elle et, d'après ce qu'on lui avait dit sur sa mère, elle n'aurait pas pu la mener par le bout du nez aussi facilement. Alors que son père était incapable de refuser quoi que ce soit à sa fille orpheline. Une réalité qu'Agnes n'ignorait pas et dont elle profitait pleinement. Certains amis et membres de la famille avaient essayé de signaler ce manège à son père mais, même si de temps en temps il essayait mollement de dire non à sa chérie, son beau visage, avec de grands yeux qui savaient si aisément faire couler les larmes, finissait tôt ou tard par gagner. Quand elle en était à ce stade, le cœur paternel cédait généralement, et elle arrivait presque toujours à ses fins.

Le résultat était là : à dix-neuf ans, c'était une fille excessivement gâtée, et la plupart des amis qu'elle s'était faits au fil des ans diraient probablement qu'elle avait carrément tendance à être méchante. C'était surtout les filles qui le disaient. Les garçons, Agnes l'avait découvert, allaient rarement au-delà de son joli minois, son beau regard et sa longue chevelure soyeuse qui amenaient son père à se soumettre au moindre de ses caprices.

La villa à Strömstad était une des plus imposantes de la ville. Située en hauteur avec vue sur la mer, elle avait été payée avec la fortune dont sa mère avait hérité mais aussi avec l'argent que son père avait gagné dans l'industrie de la pierre. Il avait failli tout perdre pendant la grève de 1914, lorsque les tailleurs de pierre comme un seul homme

s'étaient opposés aux grandes compagnies. Mais l'ordre avait été rétabli et, après la guerre, les affaires étaient redevenues florissantes. Surtout la carrière de Krokstrand près de Strömstad, qui tournait à plein régime pour assurer ses livraisons principalement à destination de la France.

Agnes ne se souciait pas trop de savoir d'où venait l'argent. Elle était née riche et avait toujours vécu comme une nantie. Que l'argent provienne d'un héritage ou qu'il soit le fruit d'un travail n'avait aucune importance tant qu'elle pouvait acheter des bijoux et de jolis vêtements. Tout le monde ne voyait pas les choses ainsi, elle en était consciente. Ses grands-parents maternels avaient poussé les hauts cris lorsque leur fille avait épousé August. Le père d'Agnes était un nouveau riche issu d'un milieu modeste et ses parents n'avaient pas leur place dans les grandes réceptions. Il convenait de les inviter dans des contextes plus simples, quand seule la famille proche était présente. Et même ces rencontres étaient pénibles. Ces pauvres gens ne savaient pas comment on se conduit dans les salons distingués et leur conversation restait désespérément banale. Les grands-parents d'Agnes n'avaient jamais compris ce que leur fille pouvait voir en August Stjernkvist, ou Persson, qui était son véritablement nom de naissance. Sa tentative de prendre l'ascenseur social en changeant simplement de nom ne les impressionnait guère. Mais leur petite-fille était une grande joie pour eux et ils rivalisaient avec son père pour la gâter après la mort tragique de sa mère en couches.

— Mon cœur, je m'en vais au bureau.

Agnes se retourna lorsque son père entra dans la pièce. Elle pianotait, s'étant surtout installée devant le grand piano orienté vers la fenêtre parce qu'elle savait y être à son avantage. Elle n'était pas vraiment douée pour la musique ; malgré les coûteuses leçons qu'on lui payait depuis son plus jeune âge, elle arrivait à grand-peine à déchiffrer les partitions devant elle.

— Père, as-tu réfléchi à la robe que je t'ai montrée l'autre jour ? Elle le supplia du regard et elle vit que, comme d'habitude, il était tiraillé entre sa volonté de dire non et son incapacité à le faire.

— Ma chérie, je viens de t'acheter une robe à Oslo...

— Mais elle est doublée, père, tu ne peux tout de même pas imaginer que je vais aller à la fête samedi soir dans une robe d'hiver, par une telle chaleur ?

Vexée, elle fronça les sourcils et attendit sa réaction. Si, contre toute attente, il opposait de la résistance, elle ferait trembler un peu sa lèvre et, si ça ne suffisait pas, quelques larmes régleraient l'affaire. Aujourd'hui il avait l'air fatigué et elle ne pensait pas qu'il en faudrait davantage. Comme toujours, elle eut raison.

— Bon, bon, va donc les voir à la confection demain et passe commande. Mais tu vas finir par donner des cheveux blancs à ton vieux père.

Il secoua la tête, mais ne put s'empêcher de sourire quand elle bondit pour lui planter une bise sur la joue.

— Allez, continue tes gammes maintenant. Il se peut que samedi ils te demandent de jouer quelque chose, alors mieux vaut être bien préparée.

Satisfaite, Agnes se réinstalla sur le tabouret et continua docilement ses exercices. Elle voyait déjà le tableau. Tous les regards seraient posés sur elle, assise devant le piano à la lueur vacillante des chandelles, vêtue de sa nouvelle robe rouge.

La migraine commençait enfin à lâcher prise. Le ruban de fer qui encerclait son front se défit peu à peu et elle put doucement ouvrir les paupières. Aucun bruit au rez-de-chaussée. Tant mieux. Charlotte se retourna dans le lit et ferma les yeux. Elle sentit le mal de tête battre en retraite et se réjouit de l'impression de décontraction qui se répandait dans son corps.

Après un moment de repos elle s'assit prudemment au bord du lit et se massa les tempes. Elles étaient encore un peu douloureuses après la crise et l'expérience lui avait appris que ça allait durer quelques heures.

Albin devait faire sa sieste là-haut, elle pouvait sans mauvaise conscience attendre pour y monter. Dieu savait qu'elle avait besoin de tout le répit qu'elle pouvait trouver. Le stress de ces derniers mois avait augmenté la fréquence des crises de migraine qui lui pompaient toute son énergie.

Elle décida de passer un coup de fil à sa compagne de détresse pour savoir comment elle allait. Même si elle-même était débordée ces temps-ci, elle ne pouvait s'empêcher de se faire du souci pour Erica. Cela ne faisait pas très longtemps qu'elles se connaissaient. Elles s'étaient croisées plusieurs fois en se promenant avec les landaus et avaient commencé à parler. Erica promenait Maja, et Charlotte son fils Albin qui avait huit mois. Après avoir constaté qu'elles habitaient à un jet de pierre l'une de l'autre, elles s'étaient vues pratiquement tous les jours, mais Charlotte avait commencé à s'inquiéter de plus en plus pour sa nouvelle amie. Certes, elle n'avait jamais

rencontré Erica avant la naissance de Maja, mais son intuition lui disait que ce n'était pas dans sa nature d'être aussi apathique et abattue qu'en ce moment. Charlotte avait même évoqué la question de la dépression post-natale avec Patrik, mais il l'avait minimisée en la mettant sur le compte du changement de rythme. Il avait prétendu que tout rentrerait dans l'ordre dès qu'ils seraient plus habitués.

Elle tendit la main vers la table de chevet, prit le téléphone et composa le numéro d'Erica.

— Salut, c'est Charlotte.

Erica semblait endormie, sa voix était assourdie et l'inquiétude la saisit de nouveau. Quelque chose n'allait pas. Vraiment pas.

Erica se fit cependant un peu plus gaillarde au bout d'un moment. Charlotte aussi appréciait de passer quelques minutes à bavarder et de repousser encore un peu l'inévitable – le retour en haut dans l'appartement de sa mère avec la réalité qui l'y attendait.

Comme si elle sentait les pensées de Charlotte, Erica demanda comment avançaient leurs recherches d'une maison.

— Lentement. Beaucoup trop lentement. J'ai l'impression que Niclas bosse en permanence, qu'il n'a jamais le temps de venir prospecter avec moi. En plus, il n'y a pas grand-chose sur le marché en ce moment, et je pense qu'on va devoir rester ici encore un bout de temps. Elle laissa échapper un profond soupir.

— Tu verras, ça va s'arranger.

La voix d'Erica se voulut rassurante, mais malheureusement Charlotte n'ajouta pas vraiment foi à sa déclaration. Cela faisait déjà six mois qu'ils habitaient là, Niclas, les enfants et elle, dans le logement aménagé au sous-sol chez sa mère et Stig. Telles que les choses se présentaient, on pouvait penser que ça allait durer encore six mois. Elle n'était pas certaine de le supporter. Pour Niclas, ça pouvait aller, il était au centre médical du matin au soir, mais, pour Charlotte qui se retrouvait enfermée là avec les enfants, c'était invivable.

En théorie, l'idée de Niclas avait semblé très bonne. Un poste de médecin de district s'était libéré à Fjällbacka et, après cinq années à Uddevalla, ils se sentaient mûrs pour

un changement de décor. Et elle était enceinte d'Albin, conçu comme une dernière tentative de sauver leur mariage, alors pourquoi ne pas changer totalement de vie, recommencer à zéro ? Plus il en avait parlé, plus cela avait semblé bien. Avec deux enfants, avoir des baby-sitters à demeure était attirant aussi. Mais la réalité s'était vite fait sentir. Quelques jours avaient suffi à Charlotte pour se rappeler pourquoi elle avait été si pressée de quitter sa maison natale. D'accord, certaines choses avaient effectivement changé dans le sens qu'ils avaient espéré. Mais elle ne pouvait pas parler avec Erica de ces choses-là, quelle que soit son envie de le faire. Il fallait que ça reste un secret, pour ne pas risquer de briser toute leur famille.

La voix d'Erica vint interrompre ses réflexions.

— Comment ça se passe avec p'tite maman alors ? Elle te rend folle, non ?

— C'est un doux euphémisme. Rien de ce que je fais n'est bien. Je suis trop sévère avec les enfants, je suis trop laxiste avec eux, je ne les habille pas assez, je les habille trop, ils ne mangent pas assez, je les gave trop, je suis trop grosse, je suis trop désordonnée... Il n'y a pas de fin à la liste et ça me donne envie de gerber.

— Et Nicolas ?

— Oh, il est parfait aux yeux de maman. C'est Nicolas par-ci, Nicolas par-là, elle n'arrête pas de le bichonner, elle déplore qu'il ait une femme si nulle. Bref, il ne peut jamais se tromper.

— Mais il ne voit pas comment elle te traite ?

— Il n'est jamais là, tu comprends ? Et elle fait gaffe quand il est là... Tu sais ce qu'il a dit hier, Nicolas, quand j'ai eu le culot de me plaindre un peu ? "Je t'en prie, Charlotte, tu pourrais quand même faire un petit effort !" Un petit effort ? Si je continue sur le chemin des efforts, il ne restera rien de moi. Ça m'a tellement énervée que je ne lui ai pas dit un mot depuis. Là, il est au boulot et je suis sûre qu'il est en train de s'apitoyer sur lui-même d'avoir une femme aussi têtue. Résultat, j'ai eu la crise de migraine du siècle ce matin.

Un bruit en haut coupa Charlotte dans son élan.

— Je crois qu'il faut que je monte prendre le relais avec Albin. Sinon maman va débiter son histoire de martyr en

long et en large... Mais je passerai cet après-midi pour le café. Je me rends compte que je n'ai fait que parler de moi, je ne t'ai même pas demandé comment tu allais, toi. Je passerai te voir tout à l'heure.

Elle raccrocha et se passa un coup de peigne avant de prendre une profonde inspiration et de monter l'escalier.

Ce n'était pas censé être comme ça. Pas du tout. Elle avait potassé bon nombre de livres sur la naissance d'un bébé et la vie de parent, mais rien ne l'avait préparée à la réalité qu'elle rencontrait. Au contraire, elle avait l'impression que tout ce qu'elle avait lu faisait partie d'un grand complot. Les auteurs parlaient d'hormones du bonheur et ils précisaient qu'on flottait sur un nuage rose quand le bébé était déposé dans vos bras et qu'on ressentait tout naturellement un amour bouleversant pour la petite chose dès le premier regard. Certes, il était dit en passant qu'on serait probablement plus fatiguée qu'on ne l'avait jamais été, mais cela aussi était nimbé d'une auréole romantique et semblait faire partie du merveilleux paquet "maternité".

"Des conneries !" était l'avis sincère d'Erica au bout de deux mois comme maman. Mensonges, propagande et pures conneries ! Jamais, de toute sa vie, elle ne s'était sentie aussi misérable, fatiguée, en colère, frustrée et à cran que depuis l'arrivée de Maja. Elle n'avait certainement pas connu un amour inconditionnel quand le petit bout rouge, criant et, oui, parfaitement laid fut déposé sur son sein. Même si l'instinct maternel s'était progressivement installé, elle avait l'impression qu'un étranger avait fait intrusion chez eux, et parfois elle regrettait presque leur décision d'avoir un enfant. Ils avaient été si bien à deux mais, frappés par l'égoïsme de l'être humain et par le désir de voir leurs excellents gènes reproduits, ils avaient tout d'un coup modifié leur vie, la réduisant, elle, Erica, à une machine à lait fonctionnant vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Qu'un si petit enfant puisse être aussi vorace dépassait son entendement. Maja était perpétuellement pendue à ses seins regorgeant de lait, qui de surcroît avaient augmenté de volume au point qu'elle avait l'impression de

Åberg s'est donné la peine cette fois aussi de relire mon manuscrit et de le commenter. Il est la grande idole de mon fils depuis qu'il lui a prêté sa casquette de policier, c'est pourquoi dans le monde de mon petit tous les policiers sont super gentils et ils s'appellent tous "tonton Folke".

Merci au personnel du manoir de Gimo de m'avoir si bien soignée pendant la semaine où je terminais le livre.

A vous, lecteurs, qui m'avez envoyé vos mails au cours de l'année, je voudrais adresser un grand et chaleureux MERCI. Ça me fait toujours aussi plaisir quand le message d'un lecteur tombe dans ma boîte aux lettres électronique.

Pour finir, je voudrais remercier la personne à qui ce livre est dédié : Ulrica Lundbäck. Merveilleuse et fantastique Ulle ! Je connais Ulle depuis plus de dix ans et elle a participé à l'aventure depuis le début. Elle m'a encouragée, a lu mes manuscrits et – surtout – elle a été fière de moi, de cette façon bien à elle de toujours être fière de ce que ses amis ont créé. C'est elle qui a pris la jolie photo de moi qui figurait dans mes deux premiers livres.

Ulle, je te remercie de m'avoir accordé le privilège d'être ton amie. Tu es chaleureuse, charmante, smart, présente et un rayon de soleil de première classe. J'écris "es", car tu es toujours tout cela pour moi, et rien au monde ne peut changer ça.

Merci pour tous les souvenirs. Je promets de faire de mon mieux pour vivre selon la devise que tu t'étais fixée avec l'homme de ta vie : "Un maximum de bonheur".

Tu nous manques,

Camilla Läckberg-Eriksson

info@camillalackberg.com

www.camillalackberg.com

ps. Toutes les erreurs dans le texte sont comme d'habitude à imputer entièrement à l'auteur...

OUVRAGE RÉALISÉ
PAR L'ATELIER GRAPHIQUE ACTES SUD